

Pour ne citer que deux ou trois preuves à l'appui de la variante proposée, voyons d'abord ce qui est advenu des fameux moutons chinois dont on faisait un si grand récit à leur arrivée en Europe, il y a une dizaine d'années. A entendre les premiers patrons de ce vilain animal—qui ont agi du reste de très-bonne foi et avec désintéressement, nous nous empressons de le reconnaître,—il semblait que les vertus prolifiques du mouton chinois dans son pays d'origine se maintiendraient chez nous et se transmettraient à ses croisements. On espérait déjà des brebis ayant des petits comme des lapins et donnant jusqu'à cinq agneaux en deux portées dans le cours d'une même année! Vous manquez de viande, de viande de mouton surtout, prenez mon ours, ou plutôt mes chinois, et ils vous feront de la chair à jet continu! Eh bien, pas du tout, la race en question n'a pas su racheter chez nous par l'abondance de sa fécondité si surfaite, ni sa détestable conformation, ni sa viande médiocre, ni son lamage impossible, et après être tombée à ne plus donner (*entre pures*) que trois agneaux en deux ans, elle a été croisée avec du mérinos qu'elle n'a pas embelli, à coup sûr; et ce croisement in-olite, s'il existe encore, produit comme les autres un agneau par an; et voilà tout. N'eût-on pas mieux fait de laisser ce mouton avec les magots de la Chine, ces mangeurs de rats, de chiens, de cochons d'Inde, peu difficiles, par conséquent, sur le choix de leur nourriture et de leur bétail?

Dans la même espèce: et ces moutons throp-hire, d'une bonne race eux la, mais gros comme des ânes, et marquant en proportion de leur taille, cela va sans dire, qu'on voudrait vous faire accepter en ce moment sous prétexte qu'ils sont à la mode chez nos voisins d'outre-Marché, quelle déception attend ceux qui s'y laisseront prendre? Envoyez donc à nos boucheries boum oies des animaux dont chaque gigot pèse 20 livres, rien que cela! Voyez-vous d'ici nos ménagères, tourner les talons devant de pareils moreaux, car elles sont trop avisées pour ne pas savoir que le mouton rechuffé ne vaut jamais rien. Vivre toute une semaine sur la même pièce de viande, ce n'est pas rigolant; les gros moutons n'ont donc à espérer chez nous que la clientèle restreinte des grands et blis en ents culinaires, lequel, on le sait, rechète leurs provisions au rabais: tant pis pour l'éleveur qui n'a pas fait cette réflexion avant d'adopter des moutons mon-trueux!

Changeons d'exemple: dans la volaille, quel avantage a-t-on retiré à introduire dans nos basses-cours le brama poutra? Pas le moindre; outre que les coqs de la poule sont rares et fort petits, c'est un poulet à la chair rouge; et si andreuse indigne de paraître sur une table bien servie; il est tout en pattes et en os, à ce point que nos bonnes races françaises de moitié moins volumineuses rendent en réalité presque autant de viande nette que ces énormes volailles. Ajoutez qu'originaires d'un pays tropical les bramas-poutras sont très-sensibles à la gelée. Un froid un peu sévère fait tomber leurs ergots ou les met dans l'état le plus pitoyable qu'on puisse imaginer. Ce n'était vraiment pas la peine de nous égarer de cet animal comme volaille: son seul rôle, à notre avis, est de n'être élevé que comme oiseau de volière, ce qui n'est pas notre affaire.

Nous aurions beaucoup de faits analogues à signaler si nous ne craignons d'abuser de la patience de nos lecteurs; mais ceux qui ont l'âge et l'expérience savent mieux que nous combien il faut se méfier des races mirobolantes annoncées avec trop d'enthousiasme. Aussi est-ce aux commerçants surtout que nous adressons ces conseils: si vous n'avez ni le temps ni les moyens de faire des écoles, n'ac-

ceptez pas sans preuves évidentes et de leur acclimation et de leurs qualités économiques les races nouvelles qui partent d'un milieu tout autre que le vôtre; rendez-vous compte avant toutes choses des facilités qu'elles offrent aux débouchés à votre portée; car la première condition de l'agriculture sérieuse, c'est de pouvoir vendre aisément ses produits. Enfin laissez aux savants, aux amateurs ce qui n'est pas encore entré dans le domaine pratique de notre profession. Asses de difficultés s'imposent à l'élevage des races reconnues avantageuses depuis longtemps déjà pour que nous n'en cherchions pas d'autres à la légère et à nos risques et périls: ne confondons pas, en un mot, la curiosité avec le véritable progrès.—MAYRE.

L'apprentissage routinier en agriculture et l'enseignement agricole

L'apprentissage est le résultat de la routine, et certes la routine n'est pas la compagne du progrès, si s'en faut.

Il suffirait donc qu'un habitant des campagnes sût tenir la charrue sans se rendre compte s'il doit rompre la terre profondément ou superficiellement, et pourquoi il se livre à l'opération du labourage!

Il suffirait que le cultivateur fit usage d'engrais sans avoir aucune notion des lois de la végétation et sans savoir par conséquent de quoi se nourrissent les plantes les plus vulgaires: de telle sorte qu'il donnerait des engrais phosphatés aux récoltes qui demandent des engrais azotés, et qu'il jetterait de la chaux dans un sol qui en contient déjà une trop grande quantité!

Vous placerez des animaux dans la ferme sans que le fermier sache comment il faut s'y prendre pour les reproduire dans les meilleures conditions: il opérera alors toutes sortes de croisements, comme il le fait déjà trop souvent, et, au lieu d'améliorer les races, il les détruira complètement.

Vous mettez dans sa main d'excellents instruments, et il vous répondra: "A quoi servent ces nouveaux engins? Mon père a cultivé pendant soixante ans, et il ne s'en est jamais servi."

Voilà bien ce fameux apprentissage qui montre le bout de l'oreille.

Pendant dix ans vous verrez du blé sur la même terre; et il ne faudra pas vous en étonner, puisque la loi des associations sera fort peu connue. Les fourrages sont une bonne chose, nous dit-on, mais il faut le faire passer par l'estomac d'un animal qui peut bien ne pas réussir, tandis que le bœuf procure immédiatement de l'argent sonnante.

Voilà des arbres fruitiers, mais ils ne produisent rien ou peu de chose; ils sont mal taillés, mal conduits, cultivés en dépit du bon sens. Les choses se sont toujours passées ainsi de pères en fils et on doit se garder d'y apporter un changement quelconque.

Pourquoi toutes ces mauvaises plantes dans les prairies, alors qu'il serait possible de n'en voir que de bonnes? Mais toutes nos plantes fourragères sont excellentes, nous répondra-t-on; cette prairie date de vingt-cinq ou trente ans, et on la considère comme la meilleure du pays. Vous vous baissez alors, vous cueillez des plantes nuisibles en quantité, vous les montrez au propriétaire ébahi; vous lui conseillez de les remplacer par des légumineuses ou par des graminées de choix. Prenez garde! vous faites de l'enseignement et vous modifiez la tournure de ce pauvre diable voué à un apprentissage éternel.

Mais vous écrasez là avec le pied un petit animal fort utile qui vous rendrait de grands services en vous préservant d'insectes qui dévorent vos récoltes. Tenez, voyez ces chenilles processionnaires, regardez cet autre insecte, c'est leur ennemi; laissez-le vivre et il finira par vous en débarrasser. Le ver blanc, le hanneton, les mauvaises herbes, etc., font bien du mal. Le pays perd ainsi plus de cent millions par an. Conservez avec soin les petits oiseaux, et vos récoltes seront en partie préservées de la dent meurtrière de ces destructeurs.

Pourquoi ne vous attachez-vous pas à établir une distinction facile entre les animaux utiles et ceux qui sont nuisibles? Vous auriez ainsi le plus grand respect pour les premiers et vous don-